

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada. *Littérature québécoise et cinéma*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps 1986

Denyse Therrien

Volume 33, numéro 4, octobre–décembre 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1052561ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1052561ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED)

ISSN

0315-2340 (imprimé)

2291-8949 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Therrien, D. (1987). Compte rendu de [Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada. *Littérature québécoise et cinéma*. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps 1986]. *Documentation et bibliothèques*, 33(4), 140–141. <https://doi.org/10.7202/1052561ar>

Tous droits réservés © Association pour l'avancement des sciences et des techniques de la documentation (ASTED), 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

éru
dit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

variables analysées, le Québec a connu un progrès seuls les abonnements aux périodiques, le nombre de volumes acquis et la subvention gouvernementale ont marqué un fléchissement par rapport aux années précédentes. Bien plus, si l'on retient neuf des quatorze variables étudiées, la croissance dans les bibliothèques publiques du Québec est supérieure à la croissance canadienne, c'est-à-dire à celle qui concerne la moyenne des bibliothèques publiques de tout le Canada.

Malgré tout, malgré des progrès, malgré le Plan Vaugeois, lorsqu'on situe les bibliothèques publiques du Québec en parallèle avec leurs homologues du reste du Canada, elles continuent d'afficher des résultats peu reluisants. «De dernières qu'elles étaient en 1979 (neuf variables sur quatorze), elles se retrouvent avant-dernières (sept variables) et dernières (cinq variables) en 1983» (page 68). Et les lecteurs du rapport de la Commission d'étude sur les bibliothèques publiques du Québec auront constaté, par le tableau de la page 55, qu'en 1985, la situation n'avait qu'assez peu changé: les bibliothèques publiques du Québec se classaient, cette année-là, au quatrième rang pour une variable, au cinquième rang dans sept cas, au sixième et au septième dans quatre cas, au huitième pour deux variables et au neuvième rang une fois.

Le danger que peut entraîner une telle étude, quelle que soit sa valeur et son exactitude scientifique, et même peut-être à cause de cela, c'est de susciter une vague de découragement, de démobilisation, d'une béate contemplation d'un nirvana documentaire. Et nous nous réjouissons que les membres de la Commission Sauvageau, après avoir bien établi la situation peut reluisante des bibliothèques publiques québécoises, n'ait pas perdu trois lignes de leur rapport en stériles jérémiades. Au contraire, prenant acte de cette situation, ils proposent de bâtir un réseau solide de bibliothèques publiques, ils élaborent un plan et recommandent des moyens positifs d'y parvenir.

Cette étude aura sans doute été utile d'abord aux directeurs des bibliothèques publiques, membres de l'ADIBIPUQ. Elle a peut-être aidé à obtenir la mise sur pied de la Commission Sauvageau, à qui elle a sans doute également été fort utile. Ce rôle de déclencheur n'est probablement pas son moindre mérite. Car, elle est remarquable à bien des égards.

Jean-Rémi Brault
Archives nationales du Québec
Montréal

Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada. Littérature québécoise et cinéma. Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, hiver-printemps 1986.

Ce numéro spécial consacré au rapport entre littérature québécoise et cinéma comprend diverses études et notes (je n'ai pas bien compris la structure du numéro qui fait paraître sous la rubrique «Notes» des études de films semblables à celles que l'on trouve sous la rubrique «Études», et sous la rubrique «Études» des articles qui n'ont rien ou très peu à voir avec la relation entre la littérature et le cinéma), dont une majorité traite de l'adaptation au cinéma de romans québécois. On y trouve également un article sur la critique comme écriture, des études sur deux romanciers-scénaristes ainsi qu'une filmographie qui répertorie les films dans lesquels les Indiens sont représentés et une bio-filmographie sur le rapport «cinéma et littérature au Québec». S'ajoutent à cela une rubrique des thèses présentant «quelque intérêt pour l'histoire littéraire du Québec et du Canada», des comptes rendus de livres ainsi qu'un document sur Jacques Ferron, le tout dans un désordre qui surprend. Nous ne tiendrons compte ici que des articles et documents se rapportant au thème du numéro: «Littérature québécoise et cinéma».

L'adaptation de la littérature au cinéma est, presque depuis les débuts du cinéma, une source intarissable de malentendus. Les problèmes qu'elle pose semblent résister à toute analyse et, partant, demeurent irrésolus. Ce n'est pas encore aujourd'hui d'ailleurs que l'on trouvera même une ébauche sérieuse de réponse à ces problèmes. En effet, la livraison de ce numéro spécial (hiver-printemps 1986) sur la littérature québécoise et le cinéma dans la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada* ne fait pas avancer d'un iota la recherche dans ce domaine. Je m'explique.

Savoir si le cinéaste doit demeurer fidèle au romancier et dans quelle mesure il le doit, est une question ancienne. Savoir s'il doit rester fidèle à l'esprit du texte plutôt qu'à sa forme, ou vice-versa, a déjà fait l'objet de nombreux débats. Comprendre ce qui dans l'adaptation cinématographique fait d'un roman un film original sans pour autant renier le roman, semble être impossible à cerner.

Où donc réside la difficulté pour les chercheurs de résoudre un tant soit peu un problème qui semble en intéresser un si grand nombre? Probablement dans le refus de théorisation dudit problème. En effet, la plupart des études sur l'adaptation cinématographique d'oeuvres littéraires se résument ni plus ni moins qu'à des

parallèles dressés entre les romans et les films qu'on en a tirés. On y compare la place que tiennent de part et d'autre les principaux personnages. On tente d'y déceler des infidélités importantes à la narration, à l'esprit du texte et/ou à l'atmosphère du roman ce qui, dans la plupart des cas, débouche sur un constat d'échec du cinéaste. Ou bien encore, on s'évertue à prouver que telle oeuvre est inadaptable. Et pourtant, sauf au Québec - et dans le Tiers-Monde en général - l'oeuvre littéraire, ainsi que le rappelle Francine Laurendeau dans son article «L'indissoluble problème de l'adaptation», aiguise l'imagination de la majorité des cinéastes qui s'en inspirent pour leurs films. Dommage que Francine Laurendeau qui pose des questions pertinentes dans les deux premières pages de son article, ne fournisse pas même des éléments de réponses valables. En se penchant plutôt sur les quelques adaptations d'oeuvres littéraires québécoises dans le cinéma d'ici qu'elle expédie en quelques phrases, elle perpétue la tradition du jugement prévalant sur l'analyse. Il y a d'ailleurs dans son article une contradiction de fond: après avoir souligné le rôle primordial de la littérature comme source d'inspiration de plusieurs scénaristes à travers le monde et avoir remarqué à quel point le cinéma québécois se démarque des autres cinémas à cet égard, Francine Laurendeau s'attriste à la fin de son article de ce que nos cinéastes «en soient réduits à demander à la littérature une source d'inspiration», voyant en cela une crise aiguë du scénario. Or, si la très grande majorité des films québécois sont tirés de scénarii originaux, tout critique du cinéma québécois sait que l'on a longtemps vu dans ces scénarii la grande faiblesse de notre cinéma. C'est aussi, me semble-t-il, une façon un peu cavalière de ramener la littérature à une position secondaire dans les arts!

Suit une série d'articles éparpillés sur diverses adaptations. On y étudie de façon traditionnelle, un aspect de l'adaptation d'une oeuvre au grand écran et on en déduit que l'adaptation est réussie ou ratée. Cela donne une mosaïque de jugements plus ou moins soutenus par des analyses de survol qui toutes privilégient une approche en particulier (narrativité, focalisation, idéologie, etc.). Le bon côté, s'il faut en trouver un, à ces textes dont l'argumentation est souvent très faible, c'est de passer en revue un certain nombre d'adaptations de romans québécois à l'écran et, en les rassemblant tous, de dresser une sorte de typologie des grilles d'analyse possibles de l'adaptation cinématographique.

Dans une section intitulée «Notes» probablement parce que les textes en sont plus courts, on trouve deux articles sur deux adaptations de Beaudin de romans québécois. Ce qui est intéressant dans cette confrontation c'est de découvrir que le *Mario* de Beaudin représente,

d'après Jean-François Chassay, une nette amélioration du roman de Jasmin, *La Sablière*, alors que *Le Matou*, selon Réal Sirois, est un ratage gigantesque du roman de Beauchemin, ce qui, bien sûr, amène la question suivante: «Ne peut-il y avoir de bonnes adaptations qu'à partir de romans mineurs?» Chassay distingue adaptation et transposition mais ne poursuit pas dans cette voie alors que l'on tient là une distinction pertinente dont il faut tenir compte dans l'étude de l'adaptation cinématographique.

D'autres articles semblent se retrouver dans ce numéro tout à fait par hasard. Celui de Gilles Thérien, par exemple, qui traite de la représentation de l'Indien dans le cinéma québécois. Les exemples sur lesquels il s'appuie ne sont pas des adaptations d'oeuvres littéraires, sauf pour *Le Festin des morts* de Dansereau qui respecte la vision que donnent les Jésuites de l'Indien dans les *Relations des Jésuites*. À part cela, si Thérien parle du traitement de l'Indien dans le cinéma québécois à travers trois films - il n'élabore aucunement sur le traitement de ce dernier dans notre littérature et ne peut offrir qu'une vision très parcellaire de sa représentation si l'on tient compte des 85 films dénombrés par Martin Lefebvre dans sa filmographie «Les Indiens dans le cinéma québécois».

Un autre article étranger au thème de ce numéro 11 de la revue, mais qui est peut-être le plus intéressant de tous ceux ici rassemblés, c'est «La critique comme écriture» d'Yves Lever. La présence de cet article au beau milieu d'une série d'«études» du rapport littérature/cinéma, ponctue cette livraison spéciale d'une note quasi ironique. Lever, après avoir décrit de façon vraiment analytique le travail du texte critique, ses limites et les contingences extérieures qui lui sont imposées (pression des distributeurs auprès des média, etc.), expose l'état de la critique «professionnelle» au Québec. Le tableau qu'il brosse et qui me semble juste, n'a rien de réjouissant. Mais Lever ne se contente pas de critiquer; il prend bien soin de donner la composition d'une «bonne critique» et son texte prend alors une valeur prescriptive. Donc, bien qu'étranger, à mon avis, au problème abordé dans ce numéro, il en ressort comme le texte le mieux structuré et le plus riche d'enseignement.

Pour terminer sur une note optimiste, disons que l'on pourra toujours référer au numéro 11 de la *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada* pour consulter la bio-filmographie préparée par Benoît Mélançon sur «Cinéma et littérature au Québec», un outil de référence intéressant.

Denyse Therrien